

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'infinitésimal

Jean Filiatrault

Volume 6, numéro 5 (35), septembre–octobre 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59939ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Filiatrault, J. (1964). L'infinitésimal. *Liberté*, 6(5), 361–366.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1964

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'infinitésimal

Il avait pris l'avion, comme tout le monde. Comme tout le monde, c'était à l'aéroport du Lac Louise qu'il avait, pour la première fois, touché le sol de cette terre lointaine et toujours verte. Mais dès ce moment, il avait cessé de faire comme tout le monde et s'était retiré, discrètement, le long du mur le moins exposé du bâtiment. Depuis, il attendait, sa petite malle bien tassée entre ses pieds, que le contingent des nouveaux travailleurs se fut installé tant bien que mal dans l'autocar qui les conduirait à Manic 5. Inconnus l'un de l'autre le matin-même, les hommes parlaient entre eux ou tous ensemble de leur digestion, de leur conquête, de leur saoulerie, comme s'ils se fussent connus depuis le fond des âges. Ils se tapaient les cuisses, se donnaient des bourrades, les uns sincères, quelques autres stimulant la camaraderie la plus chaude tout en se détestant déjà. Lui, il n'avait jamais été capable de ce genre de simulation, mais il ne craignait pas vraiment qu'on s'en aperçoive et qu'on le retienne contre lui. C'était un homme qu'on ne voyait pas et il le savait. Aussi, bien qu'il fut attentif à bien se cacher, jamais il ne douta de réussir. Il lui suffisait d'être patient. La patience, pour lui, n'était pas une vertu mais un état, l'impossibilité de réussir une colère d'homme. Il en souffrait, lentement, distraitement, comme on respire.

Trois ou quatre recrues passèrent devant lui. Il resta immobile, sans inquiétude. Quelqu'un cria, qui n'était pas du voyage :

— Y reste encore du monde ?

— Y m'semble que oui, remarqua l'un des hommes qui venaient de passer devant lui. Le petit noir avec des lunettes épaisses !

On s'inquiéta un peu et on fit semblant de chercher. La porte du bâtiment s'ouvrit et un employé fit signe au chauffeur qu'il pouvait partir. Dès que le moteur se mit à pétarader, on

cessa de s'occuper de lui. Il fallait croire que le petit homme noir à lunettes épaisses n'existait pas puisqu'on partait sans lui. L'autobus démarra et s'engagea avec des frissons de plus en plus rapides, sur la route de gravier et de terre battue. Puis, ce fut le ronron régulier sur l'asphalte.

Il le suivit des yeux, tant qu'il put. Quand le chemin fut de nouveau désert, il attendit encore. Il y avait des hommes sur la piste, on s'affairait à deux ou trois autour du bi-moteur. Bientôt on eut fini de panser la vieille machine et il fut seul, comme il le désirait.

Il était environ onze heures. Il alluma une cigarette et regarda droit devant lui. Il y avait le lac, petite pierre bleue dans un écrin uniforme d'arbres toujours verts, maigres, et trop longs d'avoir poussés les uns sur les autres comme si l'espace manquait. Alors, il se rappela d'être malheureux parce qu'il se sentait parmi les siens, ces arbres mornes à qui il ressemblait. Il pensa : "je suis chez moi. Ici, je suis chez moi. C'est ici que j'habiterai... dans ce lieu du monde qui ne porte ni fleurs ni fruits." C'était un lieu sans chaleur malgré le soleil et il imagina que, même quand ils étaient chauds, les jours étaient froids. C'était ainsi... comme lui... comme on lui avait dit qu'il était. C'était pourquoi il était venu ici...

Près du lac, des habitations basses, toutes semblables, toutes d'un même blanc douteux, qui avaient l'air habitées mais autour desquelles on ne voyait personne. Il aurait fallu des maisons rouges, des maisons bleues, des maisons vertes et de toutes les teintes, des maisons orange, des maisons pourpres... Non, elles étaient toutes blanches et ternes. Devant ces maisons, quelquefois un jardin sans fleur et sans gazon, une clôture, une balançoire, un bac à sable ici et là, mais pas un enfant : pas un seul regard qui eut pu le voir sans remarquer qu'il était petit, malingre, qu'il ressemblait à une fourmi, tandis que les grandes personnes, elles, le remarquaient tout de suite.

Lentement, il prit la route, son petit bagage se balançant au bout de son bras. Où allait-il ? Au barrage ! A Manic 5. Pourquoi ? Pour s'y ensevelir avant la mort. Parce que, pour ce qui était de mourir, sa santé était encore bonne et il n'avait pas suffisamment de courage pour se tuer même s'il en avait le désespoir nécessaire. Du courage, il en avait juste assez pour souffrir, distraitement, sans y penser. La route zigzagait, capricieuse comme cette femme qu'il avait très bien connue et dont le souvenir l'accompagnerait le reste de ses jours. Pour l'instant,

elle était absente de sa mémoire. Et il n'y avait pas de miroirs autour de lui. Il pouvait oublier son petit corps mal fait et s'imaginer une stature digne de la femme absente. Mais son rêve ne dura pas très longtemps. Peu à peu, la route fut bordée de miroirs... les grands sapins trop verts et trop maigres le réfléchissaient sans générosité, lui donnaient une légion de bras tendus. Puis, soudain, à un tournant, il y eut une fêlure dans le miroir et un sapin refusa de le réfléchir. Maintenant, c'était une apparition : elle, la femme absente, énorme, multipliée, belle et autoritaire regardait ce corps de fourmi qui avançait en hésitant. Elle attendait que l'insecte fut à ses pieds pour éclater d'un rire brutal. C'était toujours ainsi qu'elle faisait. Elle l'attendait, elle le laissait venir sans l'aider d'une seule parole, elle l'observait qui se déshabillait et quand il était nu, elle éclatait de rire, elle se levait, nue elle aussi, et belle, elle le prenait par le bras et l'entraînait devant la grande glace puis elle disait : "regarde... regarde !" Lui, il gardait la tête baissée mais elle l'obligeait à la relever. Alors, il se voyait, puis il la voyait, elle, et il les voyait tous les deux, couple affreux, obscène de disproportion. Toujours, elle lui faisait cette scène puis, quand elle avait atteint à un degré suffisant de pitié, elle s'étendait sur le lit et il montait sur elle, honteux de désir et de besoin... honteux d'un désir qui n'était pas digne d'elle. Elle l'observait, sur elle, au centre de son corps, et sa tête dégagée se relevait un peu pour ne rien manquer du spectacle. Elle retenait tant qu'elle pouvait ses rires. Mais, une fois, elle éclata trop tôt et ce fut la fin. Il la quitta et revint devant la glace se regarder froidement, en toute lucidité. Mais ce n'était pas suffisant, il alla prendre ses lunettes dans son veston, les plaça sur son nez et revint devant la glace. Et ce fut lui qui éclata de rire. Elle avait raison... il était laid... un insecte qu'il était avec ses yeux grossis par les lentilles... un cloporte... non, une fourmi besogneuse qui travaille sans y penser, qui n'a pas d'intelligence mais seulement un instinct... de fourmi. La femme ne riait plus, elle avait plutôt envie de pleurer mais elle se retenait. Elle aurait voulu lui dire : "il ne faut rien exagérer !" mais elle n'ouvrit pas la bouche, parce que cela aurait été un mensonge et qu'elle lui donnait toutes les raisons du monde de rire, que le tonnerre lui-même ne riait pas assez fort pour rendre vraiment le ridicule de la situation.

Son bagage lui tomba des mains. L'arbre l'attendait, mais cette fois-ci, il n'obéirait pas, il ne se rendrait pas jusqu'à elle. Il s'arrêta et regarda droit devant lui. C'est alors qu'il remarqua

une branche morte, rougie, aux aiguilles menaçantes... comme le bras levé de la malédiction. Il eut peur et se mit à courir loin du danger. Le vent secoua la forêt et les branches froissées se plaignirent. Il s'arrêta, à bout de souffle, se retourna dans le chemin désert et vit que sa mallette était restée près du fossé. Il hésita un peu et rebroussa chemin, prenant soin de regarder toujours du côté des sapins qui lui ressemblaient.

Il ne sut jamais la longueur du chemin. Le ciel s'était couvert et le gris des nuages estompait la forêt; les arbres n'étaient plus des arbres mais les deux murs d'un long et haut corridor capricieux. Quand il se réveilla, il avait atteint le bord d'une vallée profonde, où le roc avait gain de cause. A sa gauche, il vit le barrage, ce qui serait le barrage. Au-dessus de cette petite forme en béton, sur des fils, allaient et venaient des objets cylindriques et qui crachaient par hasard une goutte ici ou là. Un mouvement extrêmement lent animait cette construction minuscule. Il songea simplement que c'était un travail de fourmi qu'on faisait là et il se pinça les lèvres : un travail de fourmis; l'expression de sa souffrance. Il se dit qu'il avait bien fait de venir ici et cela le consola un peu mais il dut quand même détourner la tête. Inutilement puisque ce qu'il vit dans l'autre direction, encore davantage lui rappela un nid de fourmis. Des maisons, ce qui voulait être des maisons, étaient alignées dans un ordre inhumain et parfait. Des rues, ce qui voulait être des rues, séparaient les étranges formes métalliques. Des voitures circulaient entre les formes, quelquefois des humains. Et tout cela d'un gris terne, semblable presque aux maisons du Lac Louise, c'est-à-dire un peu plus laid encore.

Il descendit dans la ville et se réjouit peu à peu de la constater sans femmes, puisque c'était la femme qu'il fuyait. Il fut sans y penser devant un haut et long bâtiment qui n'était pas rangé dans l'ordre ordinaire des autres bâtiments. Au-dessus des portes était inscrit : "Au comptoir des forestiers". Deux hommes en sortaient qui terminaient de dévorer des hot-dogs. Cela lui rappela qu'il avait faim, qu'il n'avait pas mangé depuis des heures. Il entra. Tout de suite il se sentit plus fourmi encore dans ce hangar immense qui paraissait vide, tout en contenant tant de choses qu'on aurait dit que l'oeil refusait de les voir. Là, il n'y avait que des hommes debout, appuyés au comptoir, ou sur une jambe comme des hérons. Pas une seule femme, heureusement. Mais quand il s'approcha du comptoir pour commander son café, il vit des femmes, deux ou trois jeunes filles ternes dont

le regard ne s'animait que pour exprimer la colère parce que quelques gaillards leur lançaient des grivoiseries. Règle générale, ce n'était qu'une conversation à la largeur du hangar et sans paroles pour ainsi dire.

Quand il eut commandé son sandwich et son café, quand il se fut habitué au bruit des verres de plastique qui jonchaient le sol et que les pieds lourdement chaussés faisaient éclater, quand il eut réussi à percer la fumée et à comprendre l'agencement des vitrines et la marchandise hétéroclite qui s'y trouvait en montre, alors, il se mit en frais de lire les visages. Après un peu de temps, il comprit que la féminité n'était pas aussi absente qu'il y paraissait : à l'angle du comptoir, deux têtes aux poils hirsutes, deux visages durcis par l'air et le vent servaient d'étui à deux regards sans attraits mais où se décelait une lueur de tendresse. Un jeune homme musclé faisait onduler ses hanches avec la grâce d'un éléphant tout en balayant le plancher et en injuriant ceux qui ne levaient pas assez vivement les jambes. Alors, sa souffrance retrouva en lui le chemin habituel. Ce qu'il fuyait le poursuivrait donc toujours, inlassablement. Il n'y avait donc pas un coin du monde où cette maudite tendresse, cette faiblesse qui n'était pas pour lui, n'arriverait pas jusqu'à lui !

Il ne comprit pas immédiatement que son voisin de comptoir lui adressait la parole.

— T'es nouveau, ici . . . t'as l'air perdu.

Il se tourna vers cette voix et dut lever la tête. L'homme était colossal, mais il avait l'air bon et indifférent.

— As-tu vu le barrage ? continua l'homme.

— De loin, répondit-il et sa voix flancha.

— Bois ta gorgée et viens, je vais te montrer.

Ils sortirent tous les deux et s'engagèrent en silence dans la rue qui conduisait de l'autre côté de la vallée. Plus on approchait, plus il se sentait petit. Quand ils furent au pied du monstre en béton, il leva la tête et l'homme demeura un peu en arrière, le regardant avec respect et pitié. Au-dessus d'eux, comme pour rejoindre le ciel, s'élevait un mur uniforme et lisse. Au bout de ce mur inachevé, auréolé de formes et de charpentes, s'attardaient des petits hommes qui travaillaient comme des aveugles, comme sans comprendre le but poursuivi. Puis, soudain, tel l'éclair, la vision de ce monstre achevé traversa son esprit, et il porta les mains à ses yeux.

— Tu pleures, dit l'homme sans s'approcher.

Il n'y eut pas de réponse.

— Pourquoi que t'es venu ici ?

— Parce que je suis malingre... parce que je suis mal foutu... parce que je suis un minus... une fourmi besogneuse... et que je suis inutile...

Ses paroles étaient entrecoupées de sanglots secs. Alors l'homme s'approcha de la muraille et dit :

— Regarde ! Moi, je suis énorme... Regarde ! Moi, devant ce mur, je suis aussi une fourmi besogneuse. Nous le sommes tous... C'est une entreprise qui nous dépasse...

Il regarda l'homme attentivement, puis la muraille et vit toute chose avec un regard nouveau, un esprit soudain consolé. La vérité venait d'entrer en lui. Devant ce sphinx sans visage, gros ou petits, les hommes n'avaient de stature que par l'invention et le travail... le reste n'était que force de la nature plus ou moins mal partagée.

Quand il voulut remercier l'homme, il ne le trouva plus. Il s'approcha à son tour de la muraille et, se constatant si petit, il pensa qu'il avait grandi, qu'il avait maintenant taille d'homme.

Jean FILIATRAULT